

TRIBUNE DE GAUX



Haute saison dans le monde entier.



C'est le moment où jamais. Dans les jardins de Srinagar, toutes les fleurs sont épanouies, et le bazar de Kaboul est rutilant de couleurs. A Gangtok, les drapeaux de prières tibétains flottent au vent. La vue sur le Kanchenjunga est de jour en jour plus claire. Les neiges de l'Everest semblent plus étincelantes, et les charmeurs de serpents de Benares plus audacieux. Les éléphants de Jaipur se laissent conduire plus docilement par leurs cornacs. Une promenade en shikara sur le Jhelum est plus mouvementée. Les roses de Bangkok refléurissent et le marbre du Taj Mahal brille d'une blancheur plus vive. Les jonques se balancent plus paresseusement dans le port de Hong-kong, et les danseuses de Bali retrouvent leur entrain. Le Transsibérien roule un peu plus lentement, l'Oussouri coule plus indolemment. Les kangourous de Madang bondissent plus loin, la mer est plus tiède à Wai-kiki, et les vers luisants brillent de nouveau dans les grottes de Waitomo. Les coraux de Bora-

Bora avivent leurs couleurs. Aux Seychelles, le chant des oiseaux se fait plus joyeux, et les lions dorment plus profondément dans les arbres du Umfolozi. Le roitelet d'Oudjila reçoit ses hôtes plus amicalement, et les soirées à bord du «Skyward» sont de plus en plus bruyantes. Les

ruines de Chichén Itzá paraissent encore plus imposantes, le marché du dimanche d'Altiplano redouble de gaité, les Indiens de Chichicastenango balancent leurs encensoirs avec plus de ferveur, et à Rio, les sambas résonnent plus follement.

Et surtout, surtout: il y a actuellement, là-bas et dans mille autres lieux du monde, des voyages forfaitaires beaucoup moins coûteux que vous ne pouvez l'imaginer. *Procurez-vous auprès de Swissair ou d'une agence de voyages IATA le grand prospectus en couleurs «Panorama du monde».*

Plus vite, plus loin. **SWISSAIR**



TRIBUNE DE CAUX

N° 2 - FÉVRIER 1974

France : 68, bd Flandrin, Paris 16^e

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20

Cahier mensuel publié par le Réarmement moral à destination du monde francophone. L'actualité sous un éclairage original. Le reflet d'une action mondiale visant au changement de la société par le changement de l'homme.

Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation :

Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Catherine Guisan, Philippe Lasserre, Danielle Maillefer, Philippe Schweisguth, Daniel Mottu.

Administration et diffusion :

Nancy de Barrau, Jean Fiaux, Hélène Golay, Jacques Meyer, Marcel Seydoux.

Société editrice :

Editions, théâtre et films de Caux S.A.

Composition, tirage offset :

Imprimerie Corbaz S.A., Montreux.

ABONNEMENTS TRIBUNE DE CAUX

Pour une année (12 numéros)

France : FF 28. Suisse : Fr. s. : 20.—. Belgique : FB 250. Canada : \$ 8.—. Autres pays par voie normale : FF 32 ou Fr. s. 24.—. Pays d'outre-mer, par avion : FF 35 ou Fr. s. 27.—.

Prix spécial étudiants, lycéens :

FF 15 ; Fr. s. 12.— ; FB 150..

Verser le montant de l'abonnement :

En France : à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou au CCP 32 726 49, La Source.

En Suisse : à la Tribune de Caux, CCP 10-253 66, Lausanne.

En Belgique : au Réarmement moral 297, rue Salzennes-les-Moulins, 5000 Namur, CCP 57 81 60 — Bruxelles (avec la mention « abonnement Tribune de Caux »).

Au Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux » à envoyer à : Case postale 3, 1211 Genève 20.

L'érosion

N'en déplaise à certains, les atteintes à la liberté font toujours mal.

Mais nous, habitants des « démocraties » situées entre les Pyrénées et la Scandinavie, sommes-nous assez conscients qu'il est aujourd'hui peu d'Etats, somme toute, où les hommes ont la possibilité de se réunir sans avoir à en demander préalablement l'autorisation à la police, et encore moins de pays où n'existent la censure ou d'autres formes de contrainte.

André Fontaine, le rédacteur en chef du *Monde*, écrivait tout récemment que « les institutions démocratiques européennes sont, à l'époque contemporaine, un luxe presque aussi rare que le silence ou l'air pur ».

Pourtant, Suisses, Français, Belges, Allemands, Italiens, Autrichiens, Hollandais,

Retrouver le chemin

« Un plan de salut public européen » — tel est, selon le correspondant à Bruxelles du *Figaro*, la seule issue réaliste à l'éclatement progressif des liens communautaires. Quels sont les hommes d'Etat qui vont l'imaginer et le mettre en œuvre ? Car les masses européennes, qui se préoccupent certes du plein emploi et du maintien de l'activité économique, réclament de leurs dirigeants mieux que des réactions nationales.

Face aux terribles coups de boutoir de la crise du pétrole et des fluctuations monétai-

Scandinaves sont bien loin de se comporter comme des « privilégiés ». Non contents de critiquer les institutions démocratiques — ce qui est à la rigueur un signe d'attachement à celles-ci — ils assistent les bras croisés à l'érosion du sens de responsabilité qui rend problématique la poursuite de grands projets de société dignes d'intéresser les peuples, et particulièrement les jeunes.

Tenous-nous pour acquis que les institutions démocratiques résisteront toujours à l'impatience de ceux qui veulent changer la société, ou à la malice des temps ? Ou attendrons-nous qu'il soit presque trop tard pour opérer les redressements nécessaires ? De la réponse à cette question dépend largement l'avenir de l'Europe.

Et, en 1974, le temps presse.

res qu'elle entraîne, « il est dommage, remarquait M. Bergeron, secrétaire général Force Ouvrière, que les nations européennes n'aient pas encore compris que c'est ensemble qu'elles se sauveront, et pas toutes seules ».

Y a-t-il action machiavélique dans la conjugaison actuelle des forces qui effritent l'Europe ? Peut-être, mais face au danger, les hommes du vieux continent ne pourraient-ils pas retrouver devant Dieu et devant leur conscience le chemin qu'ils ont perdu ?

L'idée de plus...

Sur le millier de réfugiés politiques du Chili que la France a accueillis, soixante-dix sont arrivés en novembre dernier dans une commune de la banlieue nord de Paris. Hébergés et alimentés aux frais de l'Etat, ils suivent des cours de français et se préparent à vivre et à travailler dans le pays d'accueil qu'ils ont choisi.

Autour d'eux, la générosité populaire s'est vivement mobilisée pour rendre moins dur leur exil. Au moment de Noël, l'idée était venue de leur offrir un repas de fête. C'était une bonne idée, mais comment faire ? Une collecte dans la paroisse et chez les amis, c'était facile et on rassembla assez vite 1200 francs.

A TRAVERS CHAMPS

Mais ensuite comment faire plus ? Comment faire pour que les réfugiés ne restent pas, au moins ce jour-là, dans la position humiliante d'assistés ? Pour que ceux qui avaient tout perdu retrouvent la joie d'avoir, eux aussi, quelque chose à donner ?

Ainsi fut-il suggéré de remettre aux exilés l'argent dont on disposait en leur proposant d'acheter eux-mêmes de quoi préparer un menu à la mode de leur pays. Et ce repas de Noël, organisé et cuisiné par les Sud-Américains, rassembla autour d'eux une quarantaine de leurs amis français qui étaient, ce jour-là, leurs invités.

Philippe Schweisguth.

LA FEMME LIBRE DE SES CHOIX?

« Oh ! la, la, une fille ! Il faudra lui trouver un mari ! », s'exclamait un heureux père à la naissance de sa fille aînée il y a quelque vingt-sept ans. Un souci qui, sans doute, ne taraudera pas les jeunes pères de 1974. Peut-être certains joueront-ils à pile ou face avec leur femme, comme dans le film d'Alain Tanner *Retour d'Afrique*, pour décider qui restera à la maison s'occuper du bébé.

Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, la femme voit s'élargir l'éventail de ses possibilités : la science permet de réduire le nombre de ses maternités, d'alléger ses tâches domestiques, de prolonger sa vie, lui ouvrant les vastes champs de connaissance et d'action autrefois réservés à l'homme.

Pourtant plus d'une se reconnaîtra dans cette description : « Ecouter d'une oreille



Len Sirman

« ... les journaux nous répètent à longueur de page : le standing, les beaux vêtements... »



Circa

attentive le cadet qui veut raconter toute l'histoire des « 101 Dalmatiens », le deuxième qui a besoin que vous retrouviez dans votre mémoire les règles du subjonctif, le premier qui vous bouscule parce qu'il est pressé de rejoindre son équipe de handball. Accueillir un mari qui aime aussi (heureusement) partager ses préoccupations tout en dégustant un bon repas. N'oublions pas les informations internationales et, pour terminer la journée en beauté, choisissons encore entre : 1) la soirée d'orientation concernant les prochaines élections ; 2) les cours de mathématiques modernes indispensables pour rester dans la course ; 3) la rencontre de prière pour l'unité des chrétiens. »

Non sans humour, M^{me} Eric Joseph, de Berne, nous relate les mille et une péripéties de sa vie quotidienne. Mais combien de femmes ne doivent-elles pas accomplir ces prouesses alors qu'elles sont déjà fatiguées par une journée de travail : des femmes qui travaillent parce que leur famille n'a vraiment pas assez pour vivre, ou par conviction, ou encore poussées par l'ennui ou le goût du luxe.

D'après une assistante sociale que nous interrogeons, les raisons qui poussent la mère de famille à prendre un emploi ne sont pas sans conséquence sur l'équilibre familial. « A Bienne, une ville industrielle de Suisse, j'ai visité de nombreux foyers où les deux parents exerçaient une profession, nous raconte-t-elle. Dans la plupart des cas, j'ai remarqué que lorsque la mère était forcée de travailler au dehors, pour des raisons financières ou de maladie, les enfants le comprenaient et devenaient d'excellents collaborateurs. Mais lorsqu'elle le faisait pour des raisons purement personnelles, les enfants le sentaient aussi et se révoltaient. C'est alors que naissaient les difficultés psychologiques auxquelles nous devons tenter de remédier. »



Femmes
qui travaillent

M^{me} Gisèle Moreau, député communiste du XIII^e arrondissement de Paris et mère de deux fillettes, nous a fait part de ses expériences dans ce domaine : « Quand on m'a proposé d'être candidate l'année dernière, je n'ai pas envisagé la campagne sur un plan personnel. Il y avait une bataille à gagner pour les idées que je défends depuis mon plus jeune âge. Mes filles ont deux et dix ans. Mais il n'y a pas conflit entre mes obligations familiales et politiques, par contre beaucoup de travail. Je milite depuis toujours et j'ai dû apprendre à m'organiser. Mon mari qui partage mes convictions m'aide. J'essaie d'expliquer à notre fille le sens de notre lutte de sorte qu'elle ne se sente pas délaissée. J'aimerais, ajoute M^{me} Moreau, qu'on pense davantage aux milliers de femmes qui ont aussi une profession et à qui ça pose autant de problèmes qu'à moi. Je jouis, en outre, du privilège de faire un travail que j'aime. »

M^{me} Moreau, fille d'ouvrier, à l'âge de 16 ans et demi, a fait un choix : celui de l'engagement. Pourtant elle estime que la femme n'est pas responsable des conditions de vie qui lui sont faites. Le système capitaliste, dit-elle, est à l'origine de son statut d'infériorité.

Une jeune fille de 18 ans m'écrit dans le même sens. « A mon avis, la femme n'a pas le choix, elle subit. » Puis elle expose une des expériences qui l'a amenée à se rallier au Mouvement de libération de la femme. « A 15 ans, je suis venue habiter seule en ville. J'étais dans une pension où j'étais parfaitement libre et cette liberté — j'avais eu une mère très possessive — me pesait, même si j'en étais fière vis-à-vis de mes camarades. Ainsi, inconsciemment peut-être, je me cherchais un gars qui puisse m'épauler. En effet, ma mère suivait à la lettre ce que disait mon père et je pensais que ce serait plus facile si un ami m'indiquait ce que je devais faire. Inconsciemment donc, je refusais ma liberté, mes décisions devaient venir des autres. Puis, peu à peu,

j'ai réagi violemment contre mon état d'esprit et j'ai envoyé tout promener. »

Cette jeune fille, comme M^{me} Moreau, me semble avoir fait un choix, sans doute inspiré par les circonstances, mais aussi le fruit d'un acte libre de la volonté.



« Je sais
qui je suis »

Je ne sous-estime pas l'importance de la lutte que mènent ceux qui veulent transformer les conditions matérielles de l'existence des femmes, bien au contraire. Avec toutes celles de ma génération, j'en ai bénéficié. Mais la liberté, et combien de révolutionnaires ne l'ont-ils pas prouvé, est affaire de décision intérieure autant que de conditions de vie. C'est pourquoi les critères et la finalité des choix de la femme me semblent un aspect dangereusement négligé du débat actuel.

Une de mes interlocutrices canadiennes, M^{lle} Reta Moran, qui siège au comité central du National Council of Women (association qui regroupe la plupart des sociétés féminines canadiennes) m'exprimait son inquiétude devant le changement d'orien-

tation qu'elle observe dans la pensée féministe. « Il y a 80 ans que notre organisation existe ici. Elle a constitué pour les femmes un moyen d'être des citoyennes agissantes et de remédier à tous les maux de la société, qu'ils les concernent personnellement ou non. Et nombreuses ont été nos interventions couronnées de succès. Aujourd'hui beaucoup de femmes me semblent poussées par l'ambition. Si nous voulons des positions plus élevées, des responsabilités accrues, il serait bon de nous demander si c'est pour mieux servir ou pour satisfaire notre ego ? »

M^{me} Emmanuel Gottraux, une mère de famille lausannoise, qui travaille au centre médico-social de la ville, dans la section planning familial, fait des observations analogues : « Ce qui me frappe dans mes consultations, c'est l'intense besoin de succès que toutes ressentent. Les femmes veulent se valoriser. Autrefois, elles le faisaient par le mariage. Mais aujourd'hui ? Il est indéniable que l'argent symbolise la puissance, la considération sociale. La femme qui ne gagne pas a l'impression d'être toujours quémandeuse ; elle fournit pourtant des services à la société qui auraient besoin d'être reconnus. On pourrait peut-être expliquer cette recherche de valorisation personnelle par un profond sentiment d'insécurité intérieure et par la pression des mass media. Personnellement cela m'est tout à fait égal de passer pour une « gourde ». Je sais ce que je pense, qui je suis, et ça me suffit. Même

si cela peut choquer, je fais ce que je crois bon. »

Tout le monde ne manifeste pas cette belle assurance. Une jeune secrétaire parisienne, mère de deux enfants, nous exprimait avec beaucoup d'honnêteté ses incertitudes : « Ce n'est pas le couteau sur la gorge qu'on décide d'être une femme qui travaille plutôt qu'une femme au foyer. Mais il y a la pression sociale, les journaux qui nous répètent à longueur de page : le standing, les beaux vêtements, etc. On rabaisse la mère de famille qui construit des vies alors qu'on glorifie le chirurgien, par exemple. Ce n'est pas normal. Oui, je travaille. J'ai choisi le pavillon, l'espace pour les enfants, les vacances à la mer. Je me sens en complète contradiction avec moi-même, c'est terrible ! »



Faute
d'objectifs ?

Est-ce faute d'objectifs assez clairement définis que tant de femmes, qui ne recherchent pas uniquement leur propre satisfaction dans la vie, restent désemparées ? A chacune de découvrir les siens ; mais les réflexions qui suivent pourront orienter leurs recherches.

M^{me} Nguyen Thi Binh, sans doute le membre le plus célèbre du GRP, déclarait à *Fémina*, un bi-mensuel suisse ; « La libération de la femme a été acquise au Vietnam par une lutte commune avec les hommes. Les femmes doivent prendre part aux activités sociales, mais aussi bien prendre soin des affaires familiales. J'ai essayé de faire de mon mieux avec mes deux enfants, car j'ai toujours pensé que le meilleur moyen de contribuer à l'intérêt national était de donner à la nation des enfants bien éduqués. Les femmes doivent faire de leurs enfants de bons citoyens doués d'un amour profond pour leur peuple et leur pays. L'une de leurs tâches les plus importantes est d'encourager leurs maris, leurs fils à prendre part à la lutte contre l'impérialisme. »

Même si la lutte contre l'impérialisme n'est pas l'objectif que l'on se fixe, on ne peut s'empêcher de penser avec M^{me} Binh que la formation des hommes et des femmes



Citic

« écouter d'une
oreille attentive
le cadet...,
le deuxième...,
l'aîné..., et un mari
qui aime aussi
partager ses
préoccupations ! »

de demain est une tâche d'importance nationale.

Revenons à l'assistante sociale de Bienne qui nous disait : « Dans notre monde contemporain secoué par les guerres et les crises de tout genre, l'objectif prioritaire que nous devrions toutes nous fixer, c'est la création d'un nouvel art de vivre. Nous devrions

nous interroger constamment pour savoir si nos combats particuliers, qu'ils concernent l'avortement ou d'autres questions importantes, font progresser l'humanité vers plus de cohésion et de fraternité. Si ce n'est pas le cas, nos actions, aussi bien intentionnées soient-elles, nous feront perdre l'enjeu essentiel : la création d'un monde viable. »



Len Sirman

« On rabaisse la mère de famille qui construit des vies, alors qu'on glorifie le chirurgien. »

Certains hommes attendent de la femme qu'elle soit bien autre chose qu'une compagne agréable. Tel ce journaliste suisse qui nous écrit : « Les femmes pourraient faire de leur foyer une unité d'action révolutionnaire. Etablir à partir de là une norme de vie pour la nation. Qu'il s'agisse de la qualité du travail ou des rapports humains. Elles pourraient être la conscience du pays et s'attaquer en particulier à un problème fondamental : l'égoïsme de l'homme. Je suis effaré du nombre de femmes qui souffrent en silence et préfèrent user d'expédients plutôt que de s'attaquer résolument, mais avec patience et amour à ce trait de l'homme qui nous rapproche beaucoup de nos frères inférieurs. »



« Mes enfants me voient vivre... »

Quand on songe aux conséquences de l'égoïsme humain sur le plan social, économique, ou celui des relations internationales, on ne peut que souscrire à ce programme

qui va beaucoup plus loin que la création d'un foyer heureux. Il existe autant de manières de le remplir qu'il y a de femmes. Voici ce que m'ont raconté certaines d'entre elles.

« La façon dont mes enfants me voient vivre influencera leur propre choix, donc l'avenir, nous dit Marguerite Duckert, l'épouse d'un magasinier suisse. Beaucoup de femmes se laissent prendre à une course folle qui détruit la vie de famille. On perd aussi l'habitude de faire les choses gratuitement. J'ai décidé de ne pas prendre un emploi malgré le salaire modeste de mon mari, car celui-ci, étant de santé délicate, a besoin d'un cadre calme et accueillant lorsqu'il revient du travail. Ce qui m'oblige à gérer sa paie de la façon la plus économique possible. Nous utilisons notre foyer pour recevoir les collègues de mon mari et créer des rapports humains avec eux et nos voisins d'immeuble. Beaucoup d'organisations se préoccupent de rompre l'isolement où s'enferment les gens. Mais on ne peut organiser l'amour du prochain. J'aimerais être une femme qui a des yeux pour voir la solitude de l'autre, qui utilise son foyer pour aimer, qui a le temps de se déranger et de se laisser déranger. Je trouve indispensable de me recueillir dans le silence chaque

matin pour distinguer les priorités de la journée, me rappeler que les gens comptent davantage qu'un ménage parfait, et trouver les idées qui peuvent ouvrir un cœur, susciter l'espoir d'une solution chez l'autre. Ma fille est libre de participer à ces efforts ou non. Mais chaque fois qu'elle fait un geste vers l'autre, j'observe en elle un nouvel épanouissement. »

Claire Evans, une de nos collaboratrices, établie à Cambridge avec son mari et son fils nous cite un exemple des décisions apparemment contradictoires auxquelles l'a menée un engagement révolutionnaire : « J'ai fini mes études de lettres par un diplôme d'études supérieures sur Sully Prudhomme. Comme il contenait certains éléments inédits, mon professeur m'a offert de le publier. Nous étions en 1946. J'ai très vite senti que je devais refuser. C'était, dans un monde qui venait de s'entre-déchirer, un travail vraiment trop à côté de la plaque ! Pendant quinze ans, je n'ai plus écrit ; j'ai consacré la majeure partie de mon temps à faire la cuisine pour ceux qui participaient aux rencontres et à l'action du Réarmement moral. Un jour, Gabriel Marcel m'a demandé de l'aider à faire un livre qui serait composé d'une série de témoignages de personnes dont la vie avait été transformée par ces idées. J'avais si bien renoncé à écrire que j'ai d'abord refusé. Puis, j'ai compris que ce livre avait un rôle à jouer dans le monde et devait sortir. Depuis, j'ai toujours quelque chose sur le métier. Mais, il me faut la conviction intime que ces lignes ont besoin d'être écrites ou traduites, autrement je suis incapable d'aligner trois mots. »



« Mon confort, ma sécurité... »

Pour Claire Evans, départager ses mobiles est simple, sinon facile. « Il y a ceux qui sont centrés sur moi : mon confort, ma sécurité, ma famille, mon épanouissement, ma vie spirituelle. Et ceux qui, au contraire, sont centrés sur : la destinée de tous ceux que je rencontre, l'avenir de la famille-humaine. »

Denise Lessard, une jeune institutrice québécoise et son mari, ont décidé d'apporter



« ... des femmes qui travaillent parce que leur famille n'a vraiment pas assez pour vivre »



« une bataille à gagner pour les idées que je défends »

le témoignage d'un « couple ouvert aux autres ». « Avec deux autres familles, nous avons formé une communauté en nous installant dans trois bungalows contigus, raconte-t-elle. Nous ne sommes pas simplement des amis très proches ; une foi commune nous unit et nous permet d'agir auprès des autres ensemble. Par nature, je serais portée à me replier sur moi et les efforts en sens contraire me coûtent, mais je ne les regrette jamais. Les gens ont besoin de voir qu'un couple peut être heureux sans égoïsme. » Après la naissance de son fils, Denise a poursuivi son métier d'institutrice

avec l'accord de son mari qui participe aux tâches ménagères. « Pourquoi réserver à un seul enfant ce que je peux donner à plusieurs ? » dit Denise. Pour elle qui pense qu'« une femme libérée est celle qui ne dépend pas d'autrui pour trouver son rôle dans la vie, mais d'une réflexion personnelle », son travail lui permet de préparer des générations « libérées » en rendant les enfants aussi autonomes que possible. Elle leur enseigne à écouter « leur petite voix » grâce à laquelle « je ne serai pas constamment obligée de vous dire que faire ».

Même dans de graves difficultés, les fem-

mes peuvent trouver le ressort qui les maintiendra tournées vers autrui. Ainsi une Française dont la vie conjugale est secouée par de rudes épreuves, a décidé, plutôt que de réagir par des représailles ou la fuite, de poursuivre sa lutte pour les idées qui lui tiennent à cœur.

« Dès lors, je me suis sentie libérée de toute amertume », dit-elle. Cet hiver, elle a suscité un courant d'échanges entre les femmes européennes qui, comme elle, se sentent responsables du centre de Caux. Une première expédition a eu lieu avant Noël vers la Hollande, l'Allemagne et la Belgique avec la participation de Françaises, de Suissesses et d'Anglaises. « Il faut rêver l'Europe par la base », affirme notre interlocutrice.



A chacune sa vocation

L'influence exagérée qu'ont prise sur les esprits faibles les mass media et la publicité a été abondamment dénoncée. Mais la façon autoritaire dont s'expriment certaines féministes, qu'il s'agisse de la vie sexuelle, de la famille ou du travail professionnel, n'est-elle pas aussi une sorte de dictature exercée sur celles qui ne bénéficient pas de la même formation intellectuelle ? Et qui, même si elles se rebellent instinctivement, ne savent pas comment résister à de si savantes démonstrations ?

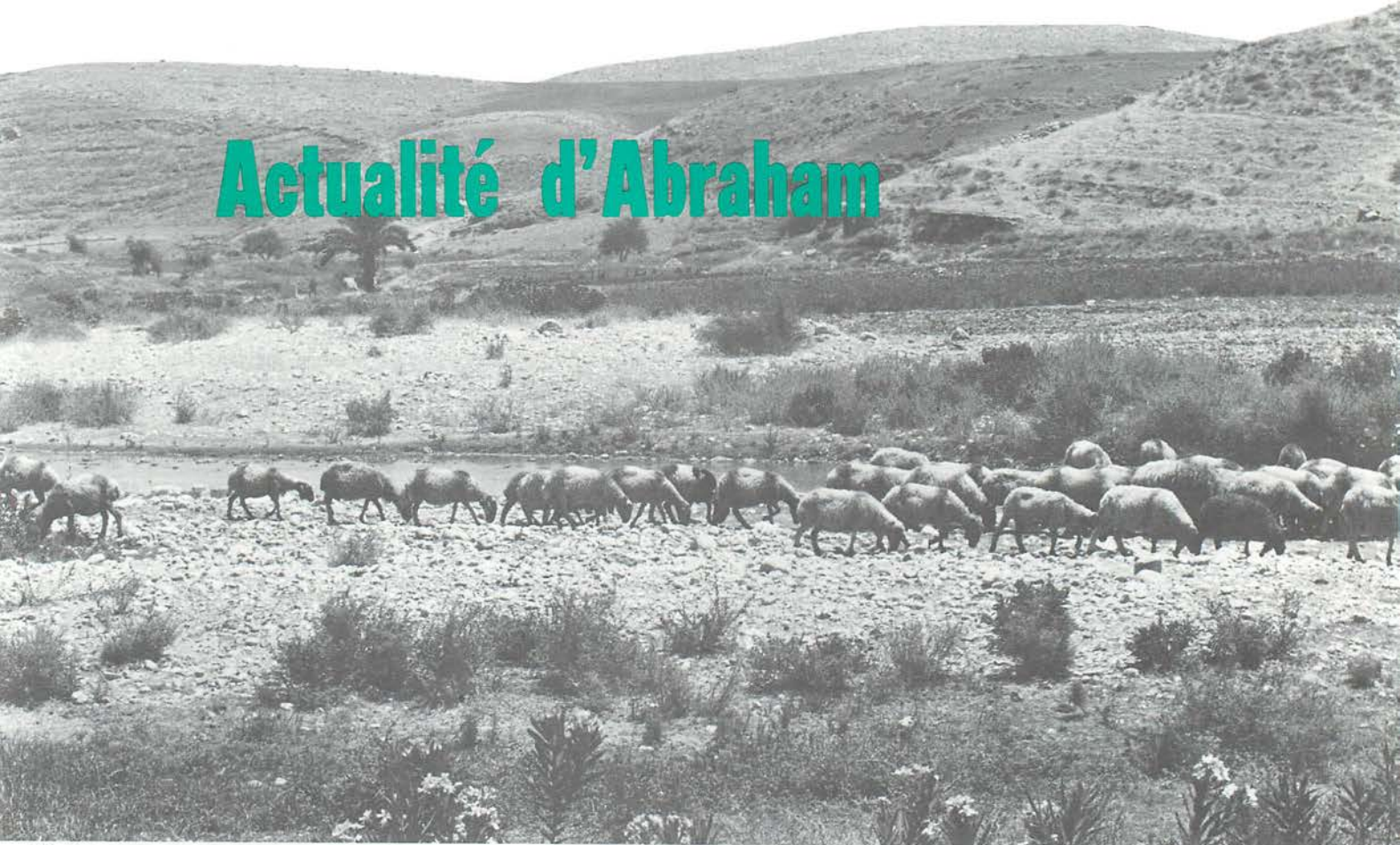
M^{me} Isabelle de Dardel, femme politique vaudoise, et socialiste militante, nous avertit de ce danger lorsqu'elle nous dit : « Les femmes, dans leur lutte, doivent trouver leur épanouissement. Mais leur libération doit déboucher également sur la libération de ceux qui les entourent ; dans tout leur comportement il leur faudra apprendre à respecter la liberté de l'autre. »

C'est là que se situe l'apport libérateur du Réarmement moral : il n'impose pas à la femme une vue stéréotypée des choses. Mais il aide chacune d'entre elles à prendre conscience des besoins du monde ; et à découvrir, à l'écoute de la voix intérieure, sa vocation originale.

Catherine Guisan

(avec la collaboration de Noëlle Mariller)

Actualité d'Abraham



Ciric

Le premier face à face — historique — entre Israël et les pays arabes s'est produit, on le sait, au Palais des Nations à Genève en décembre dernier. Au-delà des divergences profondes accumulées au cours d'un quart de siècle d'hostilités, un accord s'est pourtant établi d'emblée sur le même héritage spirituel auquel participent les deux peuples, celui des fils d'Abraham. Dans les discours prononcés lors de la séance d'ouverture de la conférence de la paix ainsi que dans les conférences de presse données par les deux délégations, israélienne et égyptienne, cette ascendance commune fut formellement reconnue et affirmée tant par M. Abba Eban, ministre des affaires étrangères d'Israël, que par M. Bashir, porte-parole du ministre égyptien ; dans les origines communes de leur foi, ces hommes puisaient l'espérance d'une paix possible et prochaine.

C'est pourquoi l'histoire de celui qu'on appelle le « père » des croyants revêt aujourd'hui une actualité particulièrement frappante.

Abraham veut dire « ami de Dieu ». Son père était originaire d'Our en Chaldée, dans la basse Mésopotamie. Un jour, il reçut un ordre : « Va-t'en de ton pays, de ta patrie et de la maison de ton père, dans le pays que je te montrerai. » Et il partit, avec les gens de sa maison, ses serviteurs, ses troupeaux, ses biens chargés sur des chameaux. L'origine des textes et les recherches archéologiques permettent de situer l'événement vers le XIX^e ou le XVIII^e siècle avant Jésus-

Christ. La caravane patriarcale ne devait pas comprendre plus de quelques centaines d'hommes, ce qui lui permettra de se déplacer avec une certaine facilité et, arrivée au terme du voyage, de camper à proximité des villes où vivaient les habitants du pays de Canaan, en Palestine.

Abraham parvint donc à Sichem, ville qui a été parfaitement identifiée et retrouvée dans les environs de Naplouse. C'était un centre politique et religieux important. Les fouilles effectuées ont permis de mettre à jour des autels au dieu Baal et à la déesse Astarté. Or le Dieu d'Abraham était un Dieu « unique », qu'on ne venait pas encore adorer dans des temples ressemblant à des forteresses, mais qui se manifestait directement à ses serviteurs. Aussi, quand le patriarche vint s'établir aux portes de la ville, campant sous tente, bâtissant un autel à Jahvé près du chêne de Moréh, traitant avec les rois du pays et allant jusqu'à faire la guerre à certains, on imagine quels bouleversements il apporta dans la contrée.

Après s'être séparé de son neveu Lot, Abraham se dirigea plus au sud, vers Beersheba, dans la région déjà fertile du Néguev. L'autel qu'il édifia « au Dieu El », à Béthel, ne signifie pas que ce Dieu soit le « Dieu d'Israël ». Les tablettes retrouvées, l'étude des textes, prouvent bien que ce Dieu est celui des Sémites : « El, dieu suprême du pays où les patriarches allaient vivre, et leur descendance avec eux, était devenu aussi *leur* Dieu. » ¹

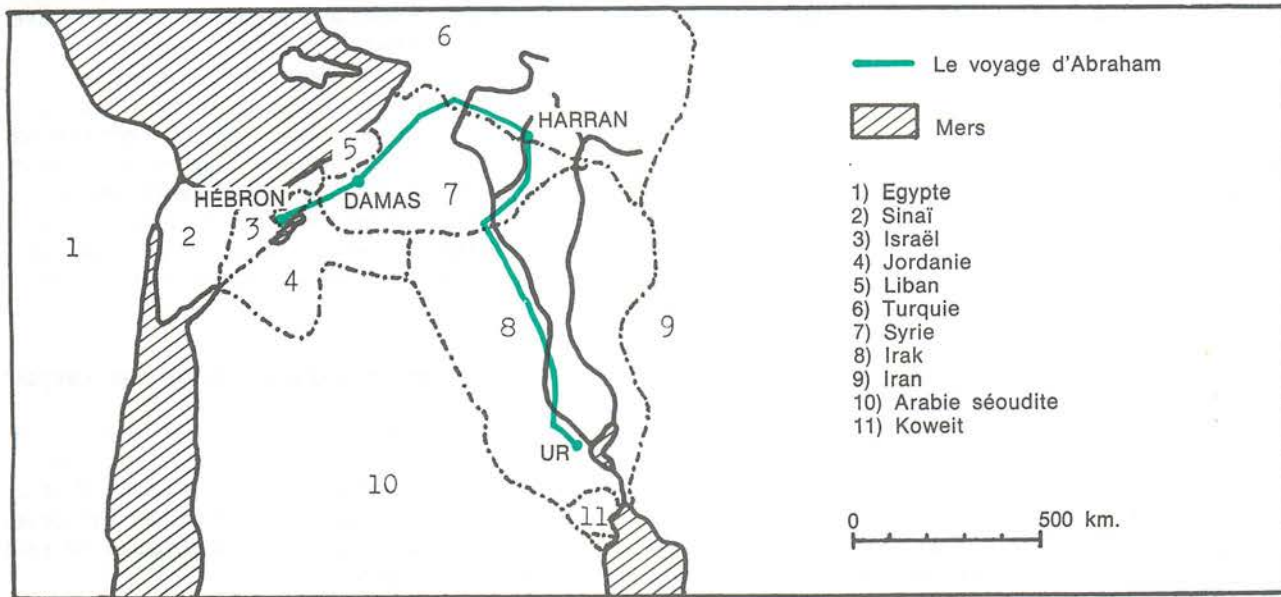
Ce Dieu, si personnel, avait promis à Abraham « une descendance aussi nombreuse que le sable du désert ou que les étoiles dans le ciel », image bien caractéristique du Proche-Orient. Or, rapporte la Genèse, la femme d'Abraham était fort belle, mais stérile. Elle consentit, par obéissance, à ce que son mari assurât sa descendance avec sa servante, l'Égyptienne Agar. Ainsi naquit Ismaël (littéralement : Dieu entend), considéré comme l'ancêtre des Arabes. Puis Dieu promit à Abraham qu'il lui donnerait un autre fils, de sa femme pourtant fort avancée en âge. Ainsi naquit Isaac (littéralement : il rit ; car sa mère, assure la tradition, avait bien ri de savoir qu'elle était enceinte malgré le nombre de ses années). Isaac est considéré comme l'ancêtre des Israélites.

La personnalité d'Abraham était si puissante, sa foi si profonde qu'il était presque inévitable que l'on en vînt à se disputer sa descendance. On sait que le Talmud et le Coran ne donnent ni les mêmes récits ni la même interprétation. Ainsi, dans le Coran, Abraham a

mans dans la fête de l'Id. « Vous devez, ordonnait Mahomet, suivre la religion d'Abraham, car il fut parfaitement soumis à Dieu » (donc un parfait musulman — Mouslim : soumis). « Nous croyons en Dieu, disait-il encore, à ce qu'il a fait descendre vers nous, et à ce qu'il a fait descendre vers Abraham, Isaac, Jacob et les douze tribus, et à ce qui fut donné à Moïse et à Jésus, à ce qui a été donné aux prophètes. »

Pourquoi les descendants d'Ismaël et ceux d'Isaac sont-ils séparés ? Là-dessus, Mahomet est explicite : « Si Allah l'avait voulu, certainement Il aurait fait de vous un même peuple. Mais Il veut sûrement vous éprouver dans ce qu'Il vous a apporté. Cherchez à vous devancer les uns les autres dans les bonnes actions ; tous vous retourneront à Allah et Il vous instruira alors au sujet de ce dont vous disputez maintenant » (Sourate de la Table servie, traduction Edouard Montet, Payot).

Quant aux Israélites, ils commémorent par diverses fêtes l'alliance d'Abraham avec son Dieu. Un des



obéi à l'ordre terrible de son Dieu : « Prends ton fils, ton unique, celui que tu aimes et offre-le en holocauste » en étant prêt à sacrifier Ismaël, le fils qu'il avait eu d'Agar. Quand Dieu vit que son serviteur était prêt à aller jusqu'au bout de son obéissance, il lui promit alors un autre fils que sa femme lui donnerait. La tradition juive, par contre, soucieuse de prouver l'ascendance du peuple d'Israël, souligne que c'est Isaac qui est l'héritier des promesses et qu'Ismaël a été répudié « à cause de la colère de Saraï ».

Quoi qu'il en soit de ces divergences, qui remontent bien haut dans le temps, il faut en rester à Abraham pour trouver un point de convergence, que les siècles ont confirmé, entre Israélites et Musulmans.

Le souvenir du sacrifice qu'Abraham avait été prêt à accomplir est rappelé chaque année par les Musul-

traits essentiels de la tradition rabbinique est que « Dieu fait route avec les siens » ; Abraham reste ainsi le modèle, l'homme de Dieu véritable dont l'exemple défie le temps.

« Dans nos prières, disait à Genève devant la presse internationale M. Bashir, porte-parole de la délégation égyptienne, nous saluons chaque jour les descendants d'Abraham, en priant que Dieu les bénisse. » Avant lui, M. Abba Eban avait évoqué le Ramet el-Khalil, le fameux chêne de Mamré à Hébron, où Abraham séjourna le plus longtemps, un endroit considéré avec la plus grande vénération depuis des siècles parce que Dieu s'y était révélé à l'ancêtre des hommes qui peuplent aujourd'hui le Proche-Orient. La paix n'est pas impossible.

P.-E. Dentan.

¹ André Parrot, *Abraham et son Temps*, Delachaux & Niestlé.

LE LIVRE DU MOIS

« Les Sept Jours »

un roman russe de Vladimir Maximov

Alors que la parution à Paris du dernier livre d'Alexandre Soljenitsyne obtient le retentissement que l'on sait, un intellectuel russe, ami de l'auteur du Premier Cercle, nous disait récemment que la meilleure façon de soutenir les écrivains russes qui, bravant les persécutions, se battent pour une certaine conception de l'homme et de la liberté, était de les faire connaître le plus largement possible. En outre, le monde occidental n'a-t-il pas besoin de faire sienne cette recherche d'absolu qui transparait avec une telle vigueur dans les ouvrages de Soljenitsyne et de beaucoup de ses amis ?

C'est dans cette perspective que nous rendons compte ici du roman de Vladimir Maximov, Les Sept Jours. (Grasset, Paris, 1973).

Nikita Khrouchtchev était au faite de la gloire lorsque soudain un nom nouveau apparut sur la scène littéraire russe. On se mettait à parler d'un nouveau Tolstoï ou d'un nouveau Dostoïevski. Le premier ouvrage de cet auteur était une description dramatique de la vie dans les camps staliniens. Sur l'ordre de Khrouchtchev lui-même, le livre fut mis en circulation parmi les membres du Politburo, puis publié et diffusé. Le nom de l'auteur inconnu était Alexandre Soljenitsyne et le titre du livre : *Une Journée d'Ivan Denissovitch*.

Dans les années qui suivirent, d'autres écrivains allaient se faire connaître. Certaines de leurs œuvres étaient publiées à l'intérieur de l'Union soviétique par le réseau clandestin de diffusion de manuscrits — le Samizdat — et d'autres à l'étranger. Des hommes comme Sakharov et Amalrik se rendirent célèbres tant par leurs œuvres littéraires que par leurs écrits politiques et humanitaires. A leur suite, Andreï Siniavski, aujourd'hui professeur à Paris, Youri Daniel, Dimitri Panine, Vladimir Maximov, s'inscrivirent dans la meilleure des traditions littéraires russes.

Issu, non pas de l'intelligentsia, mais de la classe pauvre — il est fils d'ouvrier — Vladimir Maximov est né en 1932. Son père, syndicaliste militant, ayant choisi la mauvaise faction dans un conflit à l'intérieur du Parti, séjournait de longues années

dans les prisons staliniennes pour finalement disparaître pendant la guerre. Maximov lui-même passa son enfance dans différentes institutions et camps et se retrouva en fin de compte dans un kolkhoze agricole du Kouban. C'est là qu'il publia ses premiers poèmes.

En 1954 son premier livre est sur le point de sortir de presse lorsqu'un ordre du Parti oblige l'imprimeur à détruire l'ouvrage en cours d'impression. Ce qui n'empêche pas Maximov de persister et il assiste lui-même, quelque temps plus tard, à la représentation d'une de ses pièces de théâtre. C'est alors qu'il s'installe à Moscou pour se consacrer entièrement à son travail d'écrivain.

Avec *Les Sept Jours* on a affaire à une œuvre volumineuse conforme à la tradition romanesque russe. Maximov entraîne son lecteur à travers une cinquantaine d'années, de la révolution à l'après-stalinisme, et l'introduit dans le monde qu'il connaît le mieux, celui des petites gens, des ouvriers, des petits fonctionnaires, des informateurs, des parasites.

Un peuple qui ne perd pas l'espoir

Ce roman est l'épopée de ceux qui sont toujours les victimes, quel que soit le régime en place. C'est aussi une glorieuse page de l'histoire du peuple russe qui, en dépit de ses tribulations et de ses souffrances, ne perd jamais espoir.

Le personnage principal du roman, Piotr Vassiliévitch Lachkov, est employé des chemins de fer et cadre du Parti communiste dans la petite ville où il habite. Lorsque le soleil se lève sur le premier des « sept jours » on voit Lachkov tout lâcher pour se mettre à la disposition de la Révolution russe. Le septième jour — et septième chapitre du roman — est pratiquement une page blanche : « Alors vint le septième jour, jour de l'espoir et de la résurrection. »

Les autres protagonistes du drame sont les deux frères de Lachkov, sa fille, son neveu et tout un groupe de citoyens soviétiques qui travaillent avec lui aux chemins de fer ; qui, au cours d'un gris hiver de guerre, accompagnent son frère dans la « grande randonnée » du bétail à travers la

Le monde acculé à la concertation

A la suite de notre dernier « sujet du mois », nous avons reçu d'un ambassadeur d'un pays occidental en poste à New York les notes suivantes.

Aux Nations Unies, l'événement marquant de 1973 a été, à mon avis, le nouveau militantisme des nations africaines et l'influence grandissante des Arabes.

Le militantisme des Africains s'exprime d'une part dans leur hostilité envers le Portugal, l'Afrique du Sud et la Rhodésie et d'autre part dans l'appui qu'ils apportent aux mouvements de libération. Quand les délégués du Portugal et de l'Afrique du Sud prennent la parole aux Nations Unies, les Africains et leurs amis du groupe des « 77 », ainsi que le bloc des pays de l'Est, quittent la salle en masse. Leur militantisme s'exprime aussi dans les nombreuses résolutions passées sur des sujets tels que le caractère permanent des droits de souveraineté sur les ressources naturelles et dans le refus d'admettre une limitation quelconque de ces droits (même si une telle attitude peut entraîner des conséquences désastreuses sur le plan des investissements étrangers).

L'influence nouvelle des Arabes est née de la faiblesse énergétique du monde occidental. Ils ont compris que le pétrole pouvait être une arme puissante. En trois mois, ils ont convaincu 27 pays africains de rompre leurs relations diplomatiques avec Israël. Ils ont forcé le Japon à changer de politique. Ils ont mis à nu la fragilité de la prospérité européenne.

En 1974, devant ces tendances qui vont continuer à se manifester, la grande question sera celle-ci : irons-nous vers la coopération ou la confrontation ? Aussi notre principale préoccupation sera-t-elle d'établir de solides liens de compréhension et d'amitié avec tous les peuples, spécialement avec les Africains et les Arabes, en recherchant « ce qui est juste ». Un tel cheminement nécessitera pour tous des changements, des adaptations et probablement des sacrifices.

Russie occidentale jusqu'à la mer Noire ; qui partagent avec son neveu Vadim le sort des internés d'un asile psychiatrique ou qui vivent dans la demeure décrépite de Moscou où son autre frère, Vassili, essaie de faire régner l'ordre parmi les membres d'une douzaine de familles différentes.

L'essentiel du drame, pourtant, se produit dans le cœur de Lachkov. Vers la fin de sa vie, il commence à se rendre compte que son existence n'a pas été ce qu'elle aurait pu être. A l'issue d'un entretien avec son frère et un groupe d'amis, il se dit à lui-même : « J'ai vécu d'eux et non pas avec eux. Aucune chaleur, aucune lumière n'a rayonné de moi, ni pour moi, ni pour eux, ni pour quiconque. C'est pour ça qu'ils sont tous partis. »

Son combat avec sa conscience atteint son paroxysme lorsqu'il se retrouve soudain face à face avec un homme qu'il croyait mort depuis longtemps : Goupak, que Lachkov lui-même et une section de la Tchéka (police secrète) avaient décidé de fusiller durant une période troublée de la révolution. Un étrange hasard avait fait que la sentence n'avait jamais été exécutée et qu'il réapparaissait maintenant sous les traits du chef d'un groupe chrétien dans la ville même de Lachkov. Pis encore, la propre fille de Lachkov, Antonina, se trouve très attirée par ses idées.

A un autre moment, le lecteur assiste à une scène dramatique durant laquelle, au cours d'une réunion du Parti, un rival de

Lachkov l'accuse de n'être pas assez militant, puisqu'il garde encore dans un coin de son logement des images chrétiennes (des icônes). Lachkov essaie d'abord de tourner la chose en plaisanterie, puis rentre chez lui pour ordonner à sa femme d'enlever les images :

« — Ecoute, maman... il faudrait enlever toute cette panoplie... il indiqua l'angle de la pièce. Je suis gêné devant les gens qui viennent me voir... Pour un membre du parti... »

« — Comme vous voudrez, Piotr Vassiliévitch, vous êtes le maître dans cette maison. Seulement, dans ce cas, laissez-moi partir. Nous n'avons jamais convenu que je perde ma foi... Mais si ma religion vous déplaît, je m'en irai et j'emporterai ce tripotique. »

Puis, quelques lignes plus loin : « Depuis ce jour, dans les moments difficiles de sa vie, Piotr Vassiliévitch garda la sensation d'une présence, de quelque chose de solide, d'inébranlable, qui lui apportait protection et sécurité. Et il en était reconnaissant à Maria. »

Bien que *Les Sept Jours* n'aient jamais été publiés en Russie, Maximov poursuit son travail d'écrivain et n'a pas peur de prendre position publiquement sur de nombreux problèmes. Dans une récente lettre écrite à Heinrich Böll, Prix Nobel de littérature et président du Pen Club, il résume sa philosophie dans ces termes : « Devant le tribunal de l'histoire, tout nous sera pardonné, sauf le péché de la peur et la trahison de l'espoir. »

Pierre Spoerri.



Circ

Silence

Les dialogues, les conférences, les réunions et les rencontres ne pourront porter de fruits que si elles sont précédées par un certain silence qui est fait d'écoute et d'attention à Dieu et aux autres...

Mgr Pierre Mamie,
Evêque de Lausanne, Genève et Fribourg, dans une homélie prononcée à l'occasion d'une messe pour la paix célébrée en présence de représentants des organisations internationales à Genève.

Fête

Dans le domaine de la vie intérieure, il n'y a pas de privilégiés. Qui que nous soyons, nous en sommes toujours réduits à recommencer chaque jour, à retrouver chaque matin les croix comme aussi la fête intime. Ce qui nous permet de tenir, c'est un engagement pris pour la vie entière, un oui qui n'est pas remis en question.

Frère Roger,
prieur de Taizé
(dans Ta fête soit sans fin.)

Bien-être

La capacité de notre système économique a été mesurée jusqu'ici d'après l'extension du bien-être. C'est en montrant son aptitude à maîtriser ce bien-être que notre système politique devra, désormais, faire ses preuves.

Ernst Brugger,
président de la Confédération suisse parlant devant la conférence régionale européenne de l'O.I.T.

Inde et pétrole

Les importations de pétrole et de produits pétroliers représentaient en 1972-1973 10 à 11 % de la valeur des exportations indiennes ; elles en représenteront, estime-t-on, environ 80 % en 1974, à la suite de la hausse des prix du carburant.

Le Monde.

Autour du monde avec le Réarmement moral

Au calendrier 1974

En ce début d'année, des conférences se sont tenues à Caux (Suisse), Karlskoga (Suède), Nairobi (Kenya) et Panchgani (Inde). Réunissant parfois plusieurs centaines de personnes, elles ont permis de préparer le terrain pour certaines initiatives importantes qui vont marquer l'année 1974.

* Poursuivant sa tournée des centres vitaux de l'Inde, la troupe du spectacle musical *Chant de l'Asie* se rendra au début de février à La Nouvelle-Delhi, la capitale, où elle restera plusieurs semaines.

* Trois conférences en trois continents différents auront lieu ce printemps :

Du 29 mars au 3 avril, l'*Uruguay* sera le pays hôte d'une rencontre latino-américaine.

Du 9 au 15 avril se tiendra à Prétoria, en *Afrique du Sud*, une conférence interr raciale dont l'initiative a été prise par certaines des personnalités blanches et noires qui se trouvaient à Caux cet été.

Plus près de nous *Berlin*, charnière entre l'Est et l'Ouest, a été choisi par un groupe d'étudiants allemands engagés dans le Réarmement moral pour une « conférence de la jeune génération », du 5 au 10 avril. Cette rencontre s'adresse « à tous ceux que cela intéresse de rendre l'existence digne d'être vécue pour les générations futures et qui sont prêts à s'engager personnellement » et leur propose, entre autres, de réfléchir à la façon « d'acquiescer le dynamisme qui permet de mettre un terme au traitement inhumain de l'homme par l'homme ».

« Il est impossible de pré-

voir ce que cette rencontre apportera à chaque individu, affirme Thomas Diebold, élève ingénieur et un des organisateurs. Car chaque participant va contribuer à la rencontre d'une façon ou d'une autre et l'esprit qui y régnera dépendra de chacun. Notre thème : *Changement de l'homme — espoir pour le monde* n'aura de portée que dans la mesure où cela correspondra à une expérience vécue. »

Les organisateurs comptent sur la participation de représentants de tous les pays d'Europe, particulièrement de France.

* Les conférences de Caux de l'été 1974 débiteront le vendredi 12 juillet et se poursuivront jusqu'au lundi 16 septembre.

Parmi les rencontres prévues pour cette période (parlementaires, industriels, ecclésiastiques, jeunes), signalons d'ores et déjà celle qui réunira des francophones, du 1^{er} au 11 août.

Nous reviendrons en temps voulu sur les divers éléments du programme de ces conférences.

Caux à l'heure espagnole...

Dans le cadre de la conférence de Caux, des Espagnols habitant la région lémanique ont passé une journée au centre du Réarmement moral, où ils ont pu notamment s'entretenir avec des Suisses. Un homme politique romand s'excusa publiquement de l'accueil trop réservé que recevaient souvent les travailleurs étrangers ; l'un de ceux-ci tint à exprimer sa gratitude à la Suisse pour « la liberté

humaine » qu'il y avait trouvée.

Notons d'autre part qu'un groupe de jeunes Espagnols venu de Catalogne a participé durant une dizaine de jours à la conférence.

... et irlandaise

Des Irlandais — protestants et catholiques — ont par ailleurs donné lecture de quelques scènes d'une pièce de théâtre écrite par l'un d'eux, qui donne la promesse d'une Irlande nouvelle où des hommes de classes et de religions différentes trouveront leur unité dans le plan de Dieu. L'un d'eux résumait en ces termes les principes qui dirigent son action : « Quand vous avez affaire à des groupes en conflit, il est plus important de chercher à mettre chaque individu en contact avec Dieu, plutôt que de vouloir à tout prix qu'ils viennent s'asseoir à la même table. »

Colloques à Panchgani

A Panchgani, le centre asiatique du Réarmement moral, des enseignants, des étudiants, des éducateurs de dix-neuf pays se sont retrouvés pendant les dix premiers jours de janvier. Leurs échanges de vues ont porté notamment sur la question : comment les enseignants peu-

vent-ils aller à la rencontre des besoins des peuples ? Des messages sont parvenus des ministres de l'éducation de Grande-Bretagne et d'Australie.

Des séminaires industriels ont également été tenus à Panchgani avec la participation de groupes d'entreprises indiennes.

En tout plus de 300 personnes ont assisté à la conférence, y compris des délégations du Japon et du Bangladesh.

Visite à Brasilia

Des représentants suisses, anglais et brésiliens du Réarmement moral ont rendu visite au président sortant du Brésil, le général G. Medici. Ils ont évoqué notamment l'intérêt suscité à Caux, l'été dernier, par la présence d'une délégation de « favelados » de Rio de Janeiro.

Ils ont aussi rendu visite au ministre de l'éducation, M. Jarbas Passarinho. Celui-ci a déjà pris, on le sait, l'initiative de faire publier le *Livre Noir et Blanc* par certaines universités brésiliennes. Il vient maintenant d'envoyer une circulaire aux secrétaires à l'éducation des vingt-quatre Etats du Brésil pour leur recommander de projeter les films du Réarmement moral dans les écoles et collèges du pays.



L'ancien ministre de l'éducation de Norvège, M. Anton Skulberg, et sa femme rencontrent des jeunes Asiatiques à Panchgani

DANS LA MÊLÉE

Faire face

« Si ça marche, ton truc, il faut que tu viennes, car ici, ça va mal. » Cet appel, Gérard d'Hauteville le recevait d'un ami ingénieur des Mines dans le Pas-de-Calais, lors d'une grève qui paralysait tout le bassin houiller. D'Hauteville venait lui-même de participer à la grande rencontre du Touquet, en 1947, au cours de laquelle le Réarmement moral avait été lancé en France. Logeant chez des mineurs, contactant les uns et les autres, d'Hauteville parvient avec son ami à une reprise des négociations, au niveau de la ville, entre direction et syndicats. « Si on appliquait l'honnêteté absolue, devait commenter ensuite le secrétaire de l'Union départementale C.G.T., les trois-quarts des problèmes de l'industrie française seraient résolus et la révolution sociale serait à moitié faite. »

Sorti de l'École Navale à la veille de la Deuxième Guerre mondiale, Gérard d'Hauteville est à Toulon en novembre 1942, lors du sabordage de la flotte, un drame aggravé par les divisions qui opposaient les Français. « Cela a été l'ébranlement qui m'a fait sortir de mon irresponsabilité. Quel cauchemar de voir les unités exploser et couler l'une après l'autre ! Tout s'écroulait. Alors s'est installée en moi la farouche détermination de tout faire pour relever le pays. C'est ainsi que je suis entré dans la Résistance et que j'ai été chargé de créer un maquis à Milly, près de Fontainebleau. »

À la libération de Paris, d'Hauteville s'engage dans la Deuxième Division Blindée, où il retrouve beaucoup de ses amis de la Marine. Chef de peloton dans un régiment de fusillers-marins équipé de « tanks-destroyers » il participe à la libération de l'Alsace, se bat à Royan, se trouve avec ses camarades parmi les premiers Français sur le Rhin, pénètre en Allemagne ; il est plusieurs fois décoré. « Quel soulagement de passer de la clandestinité à l'action ouverte ! de pouvoir enfin se battre au grand jour ! »

À la fin des hostilités, au cours d'une permission au bord de la mer, le jeune Enseigne de Vaisseau rate un plongeon et se brise la colonne vertébrale. Totalement paralysé pendant un mois, aujourd'hui encore invalide à 80 %, mais étonnamment actif, Gérard d'Hauteville doit tout repenser après ce brutal coup d'arrêt.

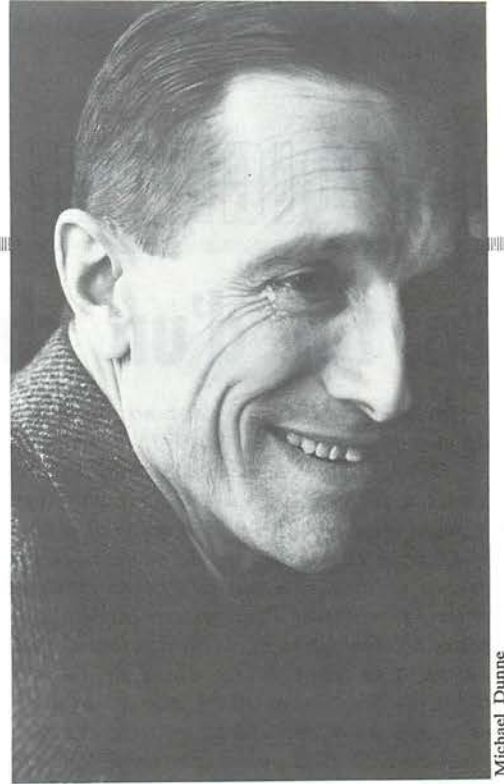
« Obligé de quitter la marine, je voulais à tout prix faire quelque chose. Mais le développement de la situation en France me rendait de plus en plus cynique et désabusé. Ce n'est que pour faire plaisir à un vieil ami de famille que je me rendais au Touquet, deux ans plus tard. Cela a été pour moi une expérience aussi forte que celle du sabordage. J'eus le sentiment d'être arrivé au bout du tunnel, d'entrer dans un monde où soudain la vie prenait son sens. Certains de mes amis, revenus de la Résistance ou de la déportation, s'étaient tournés vers le communisme. Quant à moi, « bon chrétien », mais qui n'avais même pas l'idée qu'un chrétien pouvait avoir prise sur les événements, je me sentais terriblement isolé et j'enviais ces communistes. Soudain, toute ma conviction chrétienne, tout mon désir de servir, devenaient efficaces, s'inscrivaient dans un plan global. Evidemment, cela n'alla pas sans un vigoureux changement et de mes habitudes et de mes mobiles. Sans une remise de tout à Dieu. »

Un Napoléon inattendu

Gérard d'Hauteville se retrouvait peu après à plein temps avec le Réarmement moral, travaillant dans de nombreux pays.

« A Caux, j'avais rencontré des officiers allemands qui m'avaient inspiré confiance par leur honnêteté sur ces pratiques que nous autres soldats mettons au compte de la guerre. Si des Allemands changeaient, il me fallait moi aussi revoir cette période de la guerre à la lumière de l'honnêteté absolue. Je restituai alors une montre de valeur et différents objets pris comme butin de guerre. Geste qui symbolisait pour moi mon désir de réparer mes torts et de mettre fin à l'égoïsme et à l'indifférence de notre pays durant l'entre-deux-guerres. »

En 1951, lors d'une grande réunion du Réarmement moral en France, arrive d'Allemagne un ancien officier prussien qui avait préparé à l'état-major général l'invasion du Danemark. D'une voix humble, celui-ci présenta ses excuses : « Nous sommes le peuple qui a été le plus loin dans la voie la plus fautive. Je n'ai pas participé aux opérations en France, mais je prends l'entière responsabilité de ce qui s'y est fait.



Michael Dunne

Je ne vous demande pas d'oublier, mais de pardonner. » D'Hauteville se souvient de l'expression de ses camarades militaires dans la salle, lorsque la gorge serrée, il avait dû présenter de l'estrade le colonel allemand, puis des applaudissements qui balayèrent d'un seul coup toutes ses peurs.

Dans les années suivantes, la conviction grandit en lui qu'il est crucial pour l'Europe et pour le monde que soient guéries les vieilles méfiances entre la France et la Grande-Bretagne et il se consacre à cette tâche avec ardeur, aidé en cela par le fait qu'il a épousé une Anglaise, issue comme lui d'une famille de vieille tradition. « Pourtant, comme ancien marin, il m'a fallu beaucoup changer vis-à-vis de ce pays ! »

En 1972, 1500 anciens de la 2^e D.B. et leurs épouses se rendent en Angleterre sur les lieux où s'était formée et entraînée la Division et sont reçus par la Reine au Château de Windsor. Gérard d'Hauteville fait partie du comité d'organisation de ce « pèlerinage ». En outre, il compose pour un gala à l'Albert Hall, auquel assiste Lord Mountbatten, un sketch au cours duquel un Napoléon inattendu vient tourner la page après des siècles de conflit et tendre la main de l'amitié aux héritiers de Nelson et de Wellington.

Aujourd'hui, exerçant à nouveau son métier d'ingénieur, d'Hauteville applique dans l'industrie la conviction sur laquelle il appuie sa vie depuis les fameuses journées du Touquet : « Le Réarmement moral est le ferment révolutionnaire dont nous avons besoin parce qu'il va à la racine de ce qui rend tellement rigides les attitudes et les situations : nos peurs et notre égoïsme. »

Philippe Lasserre.

TÉMOIGNAGE

La foi d'un cheminot

Après la publication, dans nos numéros de novembre et décembre 1973, du récit de M. Girardot sur les événements qui se sont passés à la S.N.C.F. en 1952-53, plusieurs lecteurs nous ont dit l'intérêt qu'avait représenté pour eux la lecture de ce texte. L'un de nos rédacteurs ayant eu l'occasion d'entendre récemment l'enregistrement du discours prononcé par M. Girardot lors de ses adieux à la S.N.C.F. au début de l'année dernière, nous avons pensé que le texte de cette allocution apporterait un utile complément au récit déjà publié. En voici donc les passages essentiels. Ce discours a été prononcé en présence du directeur général de la S.N.C.F. et de plus d'une centaine de cadres et d'employés, notamment du réseau nord où M. Girardot a assuré ces dernières années la direction des services du personnel.

Ce qui me tient vraiment à cœur, et dont je voudrais maintenant vous parler, c'est de répondre à l'appel bouleversant qu'un syndicaliste cheminot m'adressa lors de son départ en retraite il y a une vingtaine d'années.

« Je pars heureux, me dit-il, parce que tout le programme de réforme des institutions pour lequel j'ai lutté toute ma vie a été réalisé. Mais je m'aperçois que ce progrès des institutions ne suffit pas. Nos chefs ne nous comprennent et ne nous traitent pas mieux qu'avant ; ils ne répondent pas suffisamment à nos besoins profonds qui ne sont pas seulement matériels. »

Cette plainte, cet appel n'ont cessé de me poursuivre depuis vingt ans.

Mais comment faire pour mieux comprendre ceux qui nous entourent et mieux répondre à leurs besoins ?

Permettez-moi, pour rompre l'austérité d'un tel propos, de répondre à cette question en vous racontant deux courtes histoires.

Dans une maison d'enfants de la S.N.C.F., on venait d'acheter un âne pour faire économiquement les transports intérieurs de la propriété. Il y avait dans cette maison un petit garçon assez arriéré qui souffrait de graves défauts de la parole et qu'on s'efforçait, sans grands résultats, de rééduquer.

Dès que l'âne arriva, le petit garçon de-

manda et obtint l'autorisation d'être seul à s'occuper de lui. L'âne devint son compagnon favori ; le garçon était toujours avec lui, il le nourrissait, le soignait et s'efforçait de lui parler sans cesse dans son langage incompréhensible.

Au bout de quelques mois, la Directrice fut surprise de constater les progrès que faisait l'enfant et, l'observant de plus près, elle comprit comment l'âne avait pu participer si puissamment à la rééducation simplement en l'écoutant sans jamais rien dire — et pour cause — et en répondant à sa confiance et à son amour.

La seconde histoire est celle d'un petit garçon qui fut pris un jour d'un de ces chagrins d'enfant que seule une maman parvient à consoler ; mais la maman n'était pas là et personne ne pouvait consoler l'enfant qui, la joue appuyée sur une page de son cahier d'images, pleurait abondamment. Sa monitrice, ne sachant plus que faire, invita un autre petit garçon qui l'aimait beaucoup à le consoler et elle écouta, anxieuse, derrière la porte. Peu à peu les sanglots s'arrêtèrent et elle entendit les deux enfants qui se mettaient à jouer et à discuter gaiement. Plus tard, désireuse de savoir comment l'enfant s'y était pris pour consoler son ami, elle lui demanda : « Comment as-tu fait ? Que lui as-tu dit ? » et le petit garçon lui répondit : « Je n'ai rien dit. J'ai appuyé ma tête sur l'autre page du livre et j'ai pleuré longtemps avec mon petit ami. Il m'a regardé à travers ses larmes et s'est mis à sourire. »

Comme des enfants

Je crois que, pour comprendre ceux qui nous entourent et mieux répondre à leurs besoins, il nous faut, comme le dit l'évangile de Jésus-Christ, redevenir comme ce petit garçon, retrouver sa qualité d'amour et naître de nouveau afin d'être libérés de l'esclavage de nos désirs et de notre égoïsme.

Cela est-il possible ? L'homme peut-il changer et devenir plus apte au service des semblables ?

Tel est, me semble-t-il, puisque la réforme des institutions se révèle insuffisante, le fond du problème social et la pierre d'achop-

pement à laquelle on se heurte à l'Est comme à l'Ouest.

A cette question et malgré mon indignité personnelle je réponds oui parce que, indépendamment de ma foi en Jésus-Christ, ce qu'il y a de meilleur au fond de ma conscience m'y pousse et que ce meilleur c'est un fond commun à tous les hommes.

Oui, parce que je sais par l'expérience de mes nombreuses chutes qu'on peut toujours se relever et qu'il existe une énergie spirituelle mystérieuse et inexplicable qui apaise, éclaire, fortifie et recule les limites ordinaires de nos possibilités. Certains croyants appellent cette énergie spirituelle grâce ou Saint-Esprit. On la trouve dans le silence, par une hygiène de vie intérieure en se recueillant tous les jours, le matin de préférence, pour préparer sa journée.

Je réponds oui surtout parce que notre corporation comprend des hommes et des femmes qui incarnent ce progrès humain, moral et spirituel et qui témoignent de sa possibilité par leur façon de vivre.

Jusqu'au sacrifice

Le hasard d'une tournée m'a fait rencontrer mardi dernier un de ces agents. En 1957 il était chef d'une petite gare. Un tamponnement qui aurait fait de nombreuses victimes allait se produire sous ses yeux. Il tenta l'impossible pour éviter l'accident et y parvint. Se précipitant entre les tampons, il réussit à s'agripper au robinet des freins et à l'ouvrir, mais déséquilibré, traîné, épuisé, il lâcha prise et son pied droit et sa main gauche furent broyés. Eh bien, malgré sa carrière brisée et malgré quatorze ans d'infirmité, cet amputé n'a aucune amertume dans le cœur. Il referait son sacrifice si c'était à refaire. Il m'a dit lui aussi : « Si vous saviez à quelle tension nous sommes soumis entre la direction et le personnel ! »

Je crois enfin que ce progrès humain, moral et spirituel est possible parce que chacun de nous peut évoquer la mémoire de tant de nôtres qui ont donné leur vie pour ce progrès.

Je n'en citerai qu'un parce qu'il a été mon principal mentor il y a 40 ans lors de mes débuts au chemin de fer. C'est André Baudet alors inspecteur à Lens, qui fut déporté

Après trois années de sécheresse,

le Maharashtra reprend son souffle

De Panchgani, où elle a participé, au début de janvier, à la conférence asiatique du Réarmement moral, M^{lle} Françoise Caubel, qui est ingénieur horticole et en est à son quatrième voyage en Inde en six ans, nous envoie la lettre que voici.

Pour quiconque visite régulièrement le Maharashtra, Etat grand comme les trois cinquièmes de la France et aussi peuplé qu'elle, les progrès du développement, tant industriel qu'agricole, sont visibles à l'œil nu. Bombay et sa banlieue, avec leurs dix millions d'habitants, sont devenus une métropole à vocation internationale.

Mais l'arrière-pays, pourtant très fertile, n'arrive pas à nourrir tout l'Etat sauf pour quelques produits comme la canne à sucre. Alors, quand la mousson est presque nulle pendant trois ans, comme cela a été le cas jusqu'à la fin de 1972, c'est la catastrophe.

Les Marathes sont réputés dans l'histoire indienne pour leur bravoure. Des chefs comme Shivaji commandent encore, après des siècles, le respect de tous car ils ont su, du haut de leurs forteresses, au sommet des Ghâts occidentales, repousser les envahisseurs. C'est avec ce même courage que les Marathes de 1973 se sont attaqués à cette autre espèce d'invasion, cette sécheresse implacable qui s'est abattue sur les deux tiers de l'Inde.

Les puits s'étaient taris, les paysans quittaient leurs villages, emmenant tout ce qu'ils pouvaient, essayant de sauver leur bétail. On a dû couper et brûler des plantations entières d'arbres fruitiers. Le Gouvernement du Maharashtra lança alors un vaste programme d'aide aux campagnes. Il fit appel aux fonds du Gouvernement central de Delhi et put ouvrir des milliers de chantiers afin de fournir du travail et, en conséquence, un moyen de subsister aux familles désespérées. Quatre cent mille personnes ont ainsi pu travailler sur des chantiers. On donna la priorité à la construction de petits barrages dans le cours des rivières, seul moyen de conserver l'eau de la mousson pour les cultures. On creusa des puits, des réservoirs, on améliora les divers systèmes d'irrigation. On mit en chantier des routes, des ponts.

Malgré l'atmosphère pesante de détresse

dans les campagnes brûlées et poussiéreuses, on sentait sur les chantiers que la vie était plus forte que tout. Les femmes, drapées dans leurs saris aux couleurs vives, portant sur la tête des couffins remplis de terre ou de ciment, n'avaient rien perdu de leur dignité naturelle ; les enfants s'amusaient de leur mieux, souvent tout nus, un petit bonnet sur la nuque les protégeant du soleil brûlant.

On a ouvert des campements où l'on rassemblait les bêtes, souvent décharnées, pour les nourrir collectivement. Chaque paysan considère ses bêtes comme des amis, qui font partie de la famille. Certains ne pouvaient se résigner à les vendre. Ils préféreraient les laisser s'évader comme la chèvre de M. Seguin, pour leur donner une autre chance de survie, ailleurs. Le loup, dans ce cas, fut parfois le boucher du village...

Toute l'Inde a partagé cette souffrance. Cela a stimulé l'entraide. On a rompu les vieilles traditions de castes. Les puits des Brahmanes, s'ils avaient encore de l'eau, étaient accessibles aux intouchables. On partageait chaque goutte... Devant le malheur, les différences s'estompent.

Bien sûr, la désolation était extrême ; bien sûr des milliers de bêtes ont péri, mais le pire a été évité : pour autant que l'on puisse s'en rendre compte dans des campagnes parfois peu accessibles, la sécheresse n'a elle-même entraîné directement aucune mort d'homme.

L'espoir renaît en ce début d'année ; en traversant le Maharashtra, on voit bien que la mousson de 1973 a été meilleure. Après la première récolte — riz, patates douces, cacahuètes — c'est maintenant la deuxième culture, le sorgho et les diverses céréales ; la canne à sucre avec ses toupets blancs est prête pour la récolte.

Tant de terres attendent encore d'être arrosées, soignées et même d'être simplement mises en culture. La tâche est loin d'être achevée pour que soit tiré parti des immenses richesses naturelles de ce pays.

Il y a un espoir pour tous les autres problèmes de ce vaste sous-continent si, comme pendant la sécheresse, chacun ouvre son cœur au voisin.

Françoise Caubel.

alors qu'il dirigeait l'arrondissement de St-Quentin et qui est mort pour la France au camp de Bergen-Belsen.

Blessé de la guerre 14-18, amputé du bras droit, aussi exigeant pour ses subordonnés que pour lui-même, il avait assez d'amour pour son personnel pour venir me chercher un soir peu avant 22 heures dans ma chambre d'hôtel.

— Venez avec moi au triage. Je vais vous apprendre ce qu'il faut dire à des agents qui risquent bêtement leur vie. La Brigade de soirée et celle de nuit nous attendaient penaudes. Ce fut bref : « Démolir 5 wagons citernes et répandre 100 000 litres de benzol, ce n'est déjà pas malin ; ça peut arriver à Lens, mais être assez... bête et imprudent pour aller les raccrocher avec une machine en feu, ça mérite que je me dérange en pleine nuit pour vous dire ce que j'en pense. »

Voilà de quel amour il faut aimer son prochain.

Si un tel progrès humain dans l'amour de nos semblables n'allait pas de pair avec les progrès scientifiques et économiques ; si nous n'apprenons pas à utiliser l'énergie spirituelle en même temps que l'énergie atomique, l'humanité irait à sa perte.

Le changement du cœur et des mobiles est un des défis que l'époque actuelle nous lance.

Je vous conjure d'en prendre conscience et de le relever comme je me suis efforcé de le faire. Je demeure disponible pour vous y aider.

Diane de Watteville-Berckheim

LE FIL CONDUCTEUR

Editions Alsatia, Colmar

Un volume broché — 224 pages
32 photos hors texte

En vente dans les librairies et
à nos adresses.

France : FF. 30. — Suisse : Fr. s. 27.—

Zenith XL-Tronic Quartz. Une minute au plus d'écart par an: sa précision tient les promesses de sa beauté.

Les facteurs de sa haute précision: d'abord, un minéral de la préhistoire: le quartz. Nul autre résonateur ne vibre plus régulièrement ni plus rapidement.

Ensuite, un circuit intégré de quelques millimètres carrés qui a subi la rude épreuve des vols spatiaux. Il sert à entretenir et à diviser la haute fréquence du quartz (32 768 Hz) jusqu'au battement régulier de l'aiguille des secondes.

Enfin, une petite batterie

permet à notre montre à quartz de fonctionner un an durant sans interruption.

Résultat: au poignet, absolument garantie, une régularité de marche impensable jusqu'ici dans une montre-bracelet, une minute au plus d'écart par an. (L'année, rappelons-le, compte 525 600 minutes.)

Les facteurs de son exceptionnelle beauté: d'abord, l'équilibre de ses formes, savant et réussi. Le boîtier poli et le bra-

celet dans lequel il s'intègre composent, grâce à leur unité sans faille, un accord vraiment parfait. Dessiné avec soin, le cadran est guilloché. Les aiguilles et les index sont lapidés et le verre minéral antireflets résiste aux rayures.

Cet ensemble de détails révèle un art horloger qui, s'il recherche la précision totale, ne s'y borne cependant pas, manifestant aussi une brillante créativité sur le plan de la forme

et du style, ainsi que le prouve chaque modèle de la nouvelle collection Zenith.

Modèle reproduit Movado-Zenith XL-Tronic Quartz. Réf. 60 0020 510, mise à la date ultra-rapide, bat la seconde, étanche. Or 18 ct fr. 5 980.—. Acier fr. 885.—. Autres modèles depuis fr. 630.—. Modèle à résonateur acoustique depuis fr. 380.—.



ZENITH



Zenith. Nous donnons l'heure et signons sa beauté.